

Le présent ouvrage a été tiré en
100 exemplaires numérotés.
Seconde édition corrigée.
N° ISBN 978-2-9534821-1-9

Nuits off

Laurent Nicolas

Editions / lilo
Collection dirigée par Lydie Dubol

*“Un homme qui meurt de noyade revit en un éclair toute sa
vie passée alors qu’il ferait bien mieux de nager.”*
Cavanna



M

es nuits sont trempées dans l'acier des cités, vautrées dans la ville comme un regard annoncé.

Mes nuits sont casées au creux des reins, un rien chagrin.
Mes nuits sont des élans désintégrés par les solitudes. C'est la vie la nuit qui coule la ville.

Ma nuit fume trop pour oublier la froideur. Ma nuit boit dans des bars avec une Salima qui s'appelle en fait Bernadette et écrase sa clope sur ma peau. Elle sourit par ennui et ne donne que ce que l'on peut payer. Ma nuit, c'est la fatigue qui arrache des morceaux de cerveau, une migraine sans Aspro, une graine injectée sous la peau.

Ma nuit sent la vie, mes nuits sombrent vers le port, là où se larguent les amarres des remords.

L'insomnie et la mort, idées noires et nuit blanche. Ma nuit s'appelle urgence.

Mes nuits déambulent, elles frôlent leurs ailes dans la foule nocturne et trafiquent des amours libellules. Mes nuits ont des regards sous les jupes et des mains ingénues baladeuses.

De vieilles adolescentes aux fesses généreuses et des pauvres drilles alcoolisés aux jeans élimés. Mes nuits finissent à l'aube lorsque les gays sont tristes et les occasionnelles démaquillées. Une clope encore partagée avec un paumé du quartier et ma détresse qui fuit au son d'une guitare enflammée. Ma nuit s'écoule au son de la radio et des amoureux qui me quittent en posant une dernière fois leurs mains jointes sur ma peau de moleskine. Mais c'est vrai, à quoi bon m'ap-
pesantir sur mon destin : je ne suis, après tout, que la banquette arrière d'un taxi Parisien.

E

lle s'était levée tôt ce matin-là. Non par passion mais plus par la nonchalance qu'augure le dés-œuvrement. Depuis longtemps les grasses matinées s'étaient effacées par la grâce des insomnies chroniques. Ses samedis étaient à l'image de sa vie : faite d'ennui et de solitude, comme seule sait les produire une grande ville : tenaillante et fugace. Le téléphone sonna.

Elle sauta de son fauteuil où elle traînait en buvant son café et décrocha : c'était ce garçon si gentil, qu'elle avait remarqué par deux fois chez des amis. Il était à Paris pour deux jours et l'invitait à boire un verre.

Elle fit mine d'être débordée. Il proposa un café romantique de Saint Germain des Prés, dit deux fois :

- Oui, c'est bon quinze heures ?

Elle s'efforça de rire très fort d'une plaisanterie qui n'en était pas une et raccrocha. Vite ! Pressée qu'elle était maintenant de s'habiller pour voler vers ce rendez-vous inespéré.

Elle l'envisagea galant, passionné, entre la gêne et le désir. Premier rendez-vous d'une longue période d'abstinence forcée.

Elle cessa de rêver et se hâta, prise de frénésie, à la limite de l'urgence, mais aussi teintée d'une légitime excitation.

Elle prit une douche brûlante et fonça s'engloutir dans la penderie de la chambre.

Elle enfila un chemisier de satin et une jupe noire plissée. Se regardant dans la grande glace, elle s'interrogea si oui ou non elle mettrait un soutien gorge.

La nature l'avait dotée de seins qui, bien que trop petits à son goût, lui permettaient d'éviter de porter systématiquement ce genre de sous-vêtement.

Elle retira le chemisier et enfila un pull beige moulant. Quitte à être seins nus, autant que cela se devine, songea-t-elle.

Elle choisit un collant au fin dessin de dentelle sur la cheville, puis enfila des mocassins vernis.

De nouveau, face au miroir, elle regarda son image.

Cette jupe la faisait ressembler à une vieille fille.

Elle la retira et en chercha une autre. Elle ressortit du linge sale celle qu'elle avait mise la veille. Droite, courte, à carreaux noirs et blancs. Elle s'assit alors sur le lit, face au miroir. Cette jupe trop courte lui donnait un air vulgaire, voire aguicheur, qui ne saurait aller pour un premier rendez-vous. Elle essaya enfin une jupe en cuir, un fuseau noir mais refusa de passer la petite robe noire cintrée. Après les avoir tous essayés, elle parvint à la même conclusion : trop provocante !

Une robe bleu-nuit dont elle estima la longueur correcte et le décolleté raisonnable, lui sembla être la bonne solution. Un manteau et des escarpins la mettraient en valeur. Maquillée, prête cette fois à partir, un doute l'envahit.

Et si ce rendez-vous tournait à la rencontre amoureuse, le garçon ne s'attendrait-il pas à découvrir, sous cette robe, les

secrets des charmes dont seuls savent se vanter les jeux érotiques ?

Elle retira le collant et choisit des bas de soie et un porte jarretelle sombre. Elle s'imaginait l'émoi de ce garçon, si d'aventure il glissait la main sous cette robe stricte.

Se redressant soudainement au comble de son excitante rêverie, elle se dit qu'elle devenait folle. Il s'agissait de boire un verre en copain, rien de plus ! Elle rangea la robe, les bas, les talons et tout le "Saint- Frusquin" au rayon des fantasmes et enfilant un jeans et un paire de baskets, elle fonça sur son sac. Un instant plus tard, elle était dans la rue telle quelle, sans autre fard que sa beauté naturelle.

La rue s'illuminait des éclairages de fin d'année. A l'arrière du taxi, elle trouva que les voitures, dans les embouteillages, avaient décidé de contribuer avec joie aux illuminations. Les feux rouges ressemblaient à des guirlandes et les arbres du boulevard scintillaient dans la nuit.

Elle arriva au lieu de rendez-vous.

"Oui, le serveur avait bien vu le jeune homme en question. Il était resté là, tout l'après-midi à attendre.

- Mais il est minuit mademoiselle, vous êtes bien en retard et nous allons fermer.

La radio balançait dans l'air un rif de guitare qui ressemblait à un cri de rage.

Elle se mordit les lèvres.

Une ardoise à l'ancienne trônait au-dessus du comptoir sur lequel un ignoble provocateur avait écrit comme s'il s'adressait à elle « Plat du jour : Lapin à la moutarde 11 € service compris ! »



Le serveur du "Café du Centre" avait l'habitude de sourire.

Des rides esthétiques s'étaient dessinées autour des yeux et à la commissures des lèvres. Il écoutait la radio dans le café, il souriait lors des infos quand le speaker annonçait le nombre de morts d'une guerre ou des accidents de la route. Lui, il servait les clients.

On lui avait appris à sourire ainsi, avec tact, un soupçon de classe et les pourboires tombaient.

La nuit, il lui arrivait de rêver que son sourire n'était plus qu'une fente de tirelire recevant des pièces.

Des jeunes venaient jouer au flipper et dépenser leur argent de poche dans un juke-box aux sonorités agressives. La musique couvrait le son, non moins violent, des actualités radiophoniques.

Parfois les jeunes dérangeaient les habitués, bousculaient le calme.

Ils racontaient leurs forfaits pleins de suffisance et d'insolence.

Lui, impavide, souriait. Il aurait bien distribué des fessées : « C'est tout ce qu'ils méritent ». Mais ils étaient clients.

Alors son masque l'emportait : une bière, deux cafés, un sourire forcé jusqu'à une heure avancée et ce : « Gardez la monnaie ! » C'est le sourire qui l'empochait.

Un soir, une fille, venue avec les jeunes, fut plus gentille que d'habitude. Elle resta près de lui après qu'il eut fermé le bar. Bavarde, elle parlait sans cesse, comme si elle voulait cacher sa gêne. Il l'entraîna là-haut, au-dessus du café, dans la chambre qu'il occupait depuis des années. Elle ne dit plus rien.

Elle se serra contre lui et offrit son intimité à ce serveur au sourire plein de charme.

Elle se blottit contre lui, car elle aimait sa douceur et son silence, son sourire fatigué et ses regards coquins.

Lui, il était bien. Elle se donnait à lui avec une sorte de délicatesse. Elle donnait quelque chose d'émouvant, de précieux, de présent.

Il vit l'aube arriver. Elle s'était endormie. Il la regardait dans la lueur pâle : il admirait sa beauté, sa jeunesse et fut ému de sa nudité.

L'heure avançait. Comme il bougeait pour se lever, bien qu'endormie, elle se serra encore plus contre ce corps apaisé, l'étreignant d'une tendresse absolue comme seuls les amants savent s'offrir sans détours.

Alors lentement, en silence et pour la première fois de sa vie, comme par félicité, il commença à pleurer.

Il appréhendait l'heure où le café allait ouvrir. Bientôt il faudrait retourner sourire.

La fille marchait vers nulle part dans la nuit. Un groupe de mecs assis sur une bagnole déglinguée arrêterent de parler et la regardèrent passer. Sa silhouette fine et sportive, au pas décidé, se découpait et se fondait dans la nuit. Parfois une lueur de phares éclairait ses cheveux d'un reflet bleuté. Elle avait la certitude de sa liberté, l'implacable nécessité de marcher. Elle avançait au son d'une musique qui rythmait son pas, un tempo saccadé qui lui donnait envie de danser, de courir, d'interpeller les rares passants. Elle commença à courir. Le rock que distillait la radio résonnait dans toute la ville. Un vieil homme sourit sur son passage et lui fit un signe de la main. Un jeune couple qu'elle croisa et qui se tenait serré l'un contre l'autre lui laissa le passage. Un homme écarta les bras, la souleva, la fit tourner un moment avant de la poser pour la laisser poursui-

vre sa course.

Déjà quelqu'un d'autre courait en rythme à ses côtés.

La bande qui, tout à l'heure, l'avait regardée passer, lui emboîta le pas. A la manière de West Side Story : en claquant des doigts. Une fille noire en short fit, à ses côtés, un saut de biche de la plus grande élégance.

Les flics souriaient à son passage. Il y en eut même un pour lui déposer un baiser sur le nez.

Les chauffeurs de taxis klaxonnaient en cadence et lorsqu'elle se retourna un instant, elle put voir cette ville entière en train de danser derrière elle. Des milliers de danseurs ivres de joie bondissaient en musique !

Brusquement, elle se réveilla et chercha la télécommande : la télévision, restée allumée toute la nuit, diffusait un clip ridicule.

A l'âge de 6 ans, il s'était jeté par la fenêtre de sa chambre. Tombé sur la pelouse du jardin, il n'avait eu qu'une jambe cassée. A 13 ans, il tenta de se pendre mais la corde lâcha. A 16 ans, il avala des somnifères, hélas périmés, qui ne firent donc pas d'effet. A 17 ans, il se jeta dans la Seine mais un maître-nageur qui promenait son chien le ramena sur la rive. A 20 ans, il s'ouvrit trois fois les veines. Mais, à chaque fois, l'hémorragie se résorba d'elle-même.

Après son mariage, à 24 ans, il jeta sa voiture contre un mur à plus de 100 km à l'heure. De marque allemande, l'automobile résista au choc. A 30 ans, après la naissance de son second enfant, il se tira une balle dans la tête. Le revolver ayant été mal dirigé, la balle n'arracha que l'oreille.

A 38 ans, il s'aspergea d'essence et craqua une allumette. Il fallut vider deux extincteurs pour éteindre cette torche humaine.

Bien que terriblement brûlé au troisième degré, il survécut. Il passa donc le reste de sa vie convaincu que la mort ne voulait pas de lui.

Il avait 67 ans lorsque sa femme mourut. Il tenta bien, encore une fois ou deux, d'allumer le gaz, mais le cœur n'y était plus.

A chaque fois, quelqu'un arrivait à temps pour le secourir.. A 77 ans, il fit une dernière tentative en jetant le sèche-cheveux dans l'eau de son bain mais ne réussit qu'à priver le quartier d'électricité durant plusieurs heures.

Résigné, il se promenait en tee-shirt sous la neige, buvait plus que de raison, mangeait moult graisses. Ni son cœur ne lâcha, ni la pneumonie ne l'emporta.

A l'aube de ses 100 ans, il sommeillait dans un fauteuil, sur le perron de sa maison et attendait patiemment la mort, qui, sous les traits d'un psychopathe évadé de l'asile une nuit de pleine lune, s'approcha de lui proie facile et démunie. Posant sa main sur l'épaule du vieillard endormi, il le regarda d'un air désolé et repartit, le laissant en vie.

Une vie entière n'avait pas suffi à lui faire comprendre que la mort ne l'aimait pas. S'il ne faisait pas plus d'effort, il risquait de durer une éternité.

V

oilà des mois qu'ils s'écrivaient, ces deux amoureux épistolaires. Ils ne s'étaient jamais vus. Ils s'étaient rencontrés sur le forum internet d'une émission de radio qu'ils écoutaient tous les deux. Pas une journée sans un mail, une lettre. Elle de Paris, lui de New York.

En descendant de l'avion, Michael oublia le décalage horaire. Il avait pris 2 jours de congé et avait sauté dans un vol pour lui faire la surprise de venir la voir. Le taxi le déposa en bas de l'avenue, près de ce métro au nom ridicule de Mouton-Duvernet. Il sourit en voyant l'enseigne du supermarché « Au Soldat Laboureur ». Tout était si différent. Si petit pour lui qui arrivait de Big Apple. Il sonna à la porte. Elle resta close. Tout comme le téléphone qui sonnait dans le vide. Il revint le lendemain et le jour d'après, avant de repartir, dépité vers l'aéroport. Même les mails restaient sans réponse ! La nuit était tombée sur Paris. Elle avait la nausée et mal aux

pieds. Elle détestait l'avion. Elle passa la douane avec sa mine des mauvais jours, le sac trop lourd des robes qu'elle n'avait pas portées. Elle était allée à New York pour rien. "Quelle idiote" pensa-t-elle. Il ne devait pas être le genre de garçon à rentrer le soir chez lui ! Elle l'avait attendu toute la nuit devant sa porte et avait fini pas retourner à l'aéroport. Quelle mauvaise idée que de faire une surprise aussi bête ! Dans le hall de Roissy, un garçon la bouscula comme elle se dirigeait vers les taxis.

"Oh, sorry !" dit-il seulement. "Je vais rater mon avion !"

"Quel idiot, songea-t-elle, en plus il m'a écrasé le pied !" Elle se mit à détester les Américains.

Le garçon courait déjà jusqu'à l'embarquement, son humeur sombre le poursuivait. Il se maudissait d'avoir eu la mauvaise idée de faire une surprise aussi bête. Cette bousculade avec cette fille dans le hall de l'aéroport l'avait encore plus énervé. Il détestait les Françaises.

Un message publicitaire acheva de les irriter tous les deux : « Avec l'avion désormais le monde est plus petit et tout devient possible ! »

■
 ■
 Il allait faire jour d'une minute à l'autre. Elle avait attendu longtemps le moment où il viendrait sur elle. Elle tendit son corps alangui. Elle offrait la partie arrière de son anatomie. Il ne pourrait pas résister : elle dégageait un parfum enivrant qui allait le rendre fou. Elle aimait par-dessus tout ce moment : devant lui, impudique elle s'offrait. Elle adorait se sentir envahie par la semence chaude de ce mâle excité. Il s'adonna tout entier à satisfaire cette attente. Il goûta le miel de ce désir.

Elle dut perdre la tête un instant tant le plaisir fut grand. Fulgurante jouissance provoquant chez elle une folie extrême. Elle dut l'étreindre si fort, affamée de désir. Elle dut le mordre, désireuse soudain d'assouvir ce partage fait de communion et de possession. Elle l'avait mordu si fort qu'il saignait. Et la voilà à nouveau plongeant dans ce corps chaud arrachant d'un geste sec un morceau de chair à coup de dents. S'enivrant sans doute de mastiquer cette peau qui lui avait

donné tant de plaisir.

Comment lui dire son amour, son désir, si ce n'est en lui mangeant les yeux ?

Comme elle se délectait de son cœur, elle s'émerveillait de cette folie meurtrière qui parachevait son orgasme.

Le corps de ce mâle gisait désormais inerte et mutilé dans la couche nuptiale.

Le crime odieux qu'elle venait de commettre n'était que l'œuvre de l'amour.

Et si d'aventure, vous vous risquiez à émettre un jugement, n'oubliez jamais que, vous aussi, vous êtes un être fait de pulsions, dont la passion et le désir peuvent à tout moment chavirer.

Abandonnez vos préjugés à la fragilité des certitudes formées.

Gardez-vous de juger les amours d'une mante religieuse tant que vous ne vous êtes pas laissé aller à un acte d'amour comme la gourmandise d'une nuit d'été.

S

teven avait enfilé un jeans noir, une veste grise sur son tee-shirt déchiré.

Il se trouvait beau. En marchant rue de Rivoli, il se regardait dans les vitrines. Il se fit un clin d'œil. Les filles allaient craquer. Depuis quelques jours, il avait donné à ses cheveux une coupe hérissée et glissé une épingle à nourrice dans l'anneau qu'il portait à l'oreille.

- "J'ai le look de la mort !" Il lui faudrait troquer ses tennis contre des Dock Marteens.

Il se regardait en prenant des poses devant la vitrine d'un magasin qui s'avérait être une boutique de lingerie.

Une vieille femme ratatinée sur son cabas s'arrêta devant le spectacle affligeant de ce jeune homme en train de se tortiller face à l'étalage de portes jarretelles, soutiens-gorges et culottes de dentelle haut de gamme.

- Si c'est pas une honte ! Grommela la vieille.

Steven se retourna surpris et se sentit ridicule, pris au piège.

Mais tandis que la vieille dame s'éloignait, il se ressaisit :
Il était punk après tout : il fallait réagir.
Il tendit le bras vers la femme qui avait repris son chemin,
claudiquant de ses lourdeurs variqueuses en laissant échapper
de sa silhouette l'ombre de poireaux qui dépassaient du
cabas.

- Je t'emmerde ! cria-t-il en direction de la vieille femme.

Mais elle était déjà trop loin pour entendre.

Un jeune fille qui passait près de lui répondit.

- Connard !

Il la regarda : elle avait pris l'insulte pour elle.

Steven baladait son regard de la jeune fille qui s'éloignait à
la silhouette de la vieille qui allait disparaître à l'angle de la
rue. Puis ses yeux s'arrêtèrent sur la vitrine qui lui renvoyait
son image, il était là, tout pantois.

Là-bas, un chat avait décidé de faire son affaire à une jardi-
nière de géraniums. Ici, un pigeon finissait de mourir sous
les roues d'un taxi. La vengeance du béton contre la nature.
Finalement c'était une nuit qui s'annonçait belle...

V

ous tous ! Vous étiez face à la mer et je vous parlais.

Vous regardiez la vague arriver sans broncher. Son flot salé qui vous fracasse et vous caresse. Vous aviez envie de vous y jeter.

Je sais votre désir secret de flotter sur l'eau, mais nous savons bien que vous couleriez à pic. Vous ne savez ni nager, ni flotter. Vos fuites ne sont faites que de ricochets.

Vous étiez tous comme moi, face à l'océan. Vous aviez, du moins quelques uns d'entre vous, envie de larguer les amarres. Allez, avouez !

N'essayez pas de me rouler, je sais bien qu'au fond de votre beauté lisse et polie vous n'êtes, ne l'oubliez pas, que des galets.

Derrière la Gare du Nord, il avait loué un grand appartement au 6^{ème} étage d'un immeuble sans âge, au cœur du quartier indien.

L'escalier sentait le curry, le tandoori et le safran. Les télévisions diffusaient des films d'amour "Bollywood", issus des vidéo-clubs de la rue Perdonnet.

Il n'était pas rare, les soirs d'été qu'il trouvât dans l'escalier, des petites filles qui dormaient dans la fraîcheur du palier, enroulées dans un sari.

Par ces nuits caniculaires, il montait sur le toit de l'immeuble. De là, il surplombait la ville et le Sacré-Cœur se transformait en Taj Mahal. En bas, résonnait le bruit des trottoirs de Bombay. Là-haut, dans le clair de nuit, il s'imaginait être Paul Bowles, désespéré sur les toits de Tanger, ou Malraux sur le pont d'un paquebot dans la baie de Honk Kong.

Il lui arrivait de s'endormir là, en grignotant des fruits secs et en buvant du vin résiné acheté chez un Grec du quartier

de Stalingrad.

Parfois, pour se dépayser, il passait de l'autre côté du métro aérien. Là, les odeurs changeaient, surtout le soir.

La musique de la rue devenait lumineuse. On parlait arabe, kabyle ou berbère. Il s'arrêtait boire un thé à la menthe et écouter Féλους sur un vieux radio-cassette mutilé.

Il traînait en mangeant des loukoums et des oreillettes Louze dans des bars où se mêlaient rires, paraboles philosophiques, résultats de tiercé et politique.

A l'aube, un train hurlait au loin. En traînant sur le quai de la Gare du Nord, il se mêlait aux voyageurs anglais et commandait un tea-time dans la langue de Shakespeare.

Il ne sortait jamais de son quartier. Cette année-là, il joua, fut tiré au sort et gagna un voyage autour du monde pour deux personnes.

Hormis le fait qu'il n'avait personne avec qui partir, à la surprise générale, il refusa le prix.

Mais il se promit de prendre le métro pour passer une soirée dans le 13^{ème} arrondissement et visiter Chinatown.

Alina habitait un de ces immeubles de béton gris avec vue plongeante sur les cours des autres bâtiments. Les fenêtres des voisins en vis-à-vis. Des rideaux tirés sur la nuit. Des géraniums accrochés aux balcons.

Elle passait ses soirées à écouter la radio. Quelquefois, elle attendait l'aube en écoutant les émissions. Elle aimait ces voix dans le poste qui semblaient ne s'adresser qu'à elle. Elle s'endormait parfois au son d'une voix chaude.

Un jour, prenant son courage à deux mains, elle appela la station de radio. L'animateur décrocha et elle fut envahie d'un sentiment de fierté. Cette fois, il ne parlait réellement que pour elle. Elle lui fit des compliments. Lui posa quelques questions. On parla musique, de la vie, du monde. Comme elle, il avait beaucoup voyagé et elle raconta l'Afrique, le Moyen-Orient, les ambassades blanches et la cour d'école de Bamako. Elle lui avoua que Paris restait la plus belle ville

du monde à ses yeux. Il rit en confirmant ce choix. De temps en temps, il interrompait la conversation téléphonique, passait à l'antenne et commentait les morceaux de musique. Alors, dans le poste, elle entendait cette même voix. Cela avait quelque chose d'irréel et de déroutant. Alina avait l'impression de partager une part d'intimité avec la radio. Au cœur de ces nuits, elle s'était toujours crue anonyme. Seule dans cette ville à nourrir ses rêves éveillés. Seule, dans son éternel fauteuil à déambuler devant les fenêtres closes. Ils purent parler ainsi au téléphone, jusqu'à l'aube, lui s'interrompant de temps en temps, pour revenir à l'antenne. Et les propos du jeune animateur se faisaient séduisants. Il me fait la cour, songea-t-elle ! Puis vint le moment où l'émission toucha à sa fin... Il devait rendre l'antenne. Il lui expliqua gentiment qu'il allait boire un café dans un bar, non loin de chez elle, avant d'aller se coucher. Si elle le désirait, ils pourraient continuer cette charmante conversation... Elle était troublée par cette invitation. Excitée à l'idée que ce garçon avait envie de la rencontrer. Elle, l'anonyme Alina, oubliée de tous, dans cette ville de désespérés. Elle refusa poliment, puis s'endormit, enivrée par ce qu'elle venait de vivre. Folle de joie, pleine de l'excitation du basculement de sa vie qu'elle seule avait provoqué.

Demain, elle fêterait ses 86 ans et se dit que si elle n'avait pas été bloquée dans un fauteuil roulant, elle y serait sans doute allée.

*A Lydie
sans qui tous ces textes seraient restés
dans un cahier au fond d'un sac.*

*Remerciements
pour la relecture et aides précieuses à
Catherine, Dominique de Liège pour ses broderies d'ortho-
graphe, Eric, Charles, Laura et Maria.*

